

« JOUIR LA VIE »

Dans le milieu souvent morose de l'université, le sourire de Patrizia jette comme une lumière surnaturelle. Vient-il à éclairer un couloir taciturne, la fatigue d'une fin de semestre, et la gaieté rayonne. A ce sourire magique, à la gentillesse et la chaleur qu'il répand sur son passage, je dédie ces quelques pages, prémices d'un livre sur la joie, le plaisir, le rire, que Patrizia, sans le savoir, a inspiré.

Nous baignons aujourd'hui dans une culture molle et permissive, si libérée des interdits (du moins en apparence) que nous avons peine à concevoir le poids des prescriptions, injonctions et intimidations qui pesaient autrefois sur les consciences. Dans l'Ancien Régime, le passé impose des modèles, la religion dicte une morale, la société prescrit des codes de conduite, mille formes de l'autorité circonscrivent l'action, contrôlent l'humeur et la pensée des hommes et des femmes. Montaigne, dont il sera question ici, est trop fin pour penser, ou même souhaiter, que l'on puisse échapper à des contraintes qui sont nécessaires pour structurer la vie individuelle et assurer le fonctionnement du système social. Nous avons besoin de règles, mais il arrive que ces règles prolifèrent au-delà de toute nécessité, qu'elles se figent en stéréotypes et qu'au lieu de garantir les équilibres indispensables, elles emprisonnent les individus dans un carcan de préceptes, de normes et de prohibitions qui pourrissent l'existence.

Esprit libre, franc-tireur, rebelle aux idées reçues, Montaigne dénonce les préceptes abusifs, met en question les devoirs arbitraires et, parmi les mutilations que l'homme s'inflige à lui-même, s'en prend surtout aux interdits qui, perversément, proscrivent les plaisirs. Invoquer dans sa trajectoire une supposée phase épicurienne, ou quelque influence circonstancielle, c'est traiter comme un épiphénomène ce qui est en vérité une constante de sa pensée : « Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est notre but » (81). Le tropisme hédoniste, universel, transcende les clivages entre écoles, entre sexes, entre classes, il est l'alpha et l'oméga de l'existence humaine. Au nom de cette évidence, une voix tenace traverse les *Essais*, qui traque les ennemis de la gaieté, de la jouissance et de la joie de vivre : « Je hais un esprit hargneux et triste qui glisse par-dessus les plaisirs de sa vie et s'empoigne et pâit aux malheurs : comme les mouches qui [...] s'attachent et reposent aux lieux scabreux

et raboteux ; et comme les ventouses qui ne hument et appètent [recherchent] que le mauvais sang » (845)¹. Avec un acharnement contre-nature, des esprits morbides se complaisent à la tristesse, cultivent l'ascèse, incriminent le commun des mortels et, dans la tombe qu'ils creusent, tentent d'attirer le plus grand nombre. Ces oiseaux de malheur asphyxient la vie, ils travaillent à inhiber, ou exténuent, les énergies vitales.

Ces forces létales qui nous contaminent de l'extérieur couvent aussi en nous, nous les intériorisons : « Nous ne sommes ingénieux qu'à nous malmener » (879). Tout se passe comme si une puissance (auto-)destructrice entretenait en nous une division masochiste - la haine de soi, la honte du désir et le rejet du plaisir : « Quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même, à qui ses plaisirs pèsent ! » (879). Bourreau de soi-même, l'homme s'ingénie à se rendre malheureux, à se culpabiliser et se repentir de chercher la jouissance : « A peine est-il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de goûter un seul plaisir entier et pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours [raison] : il n'est pas assez chétif [misérable], si par art et par étude, il n'augmente sa misère » (200). La raison tente de bloquer nos appétits, et la sagesse, frileuse et docile, ajoute encore à notre frustration, elle qui « fait bien sottement l'ingénieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptés qui nous appartiennent » (200). Une mécanique sournoise, monstrueuse et incompréhensible, nous amène à renier notre part de bonheur pour nous abîmer dans la pénitence et la privation.

Affleure ainsi entre les lignes des *Essais* une intuition que formalisera Freud dans sa théorie des pulsions de vie et des pulsions de mort. Deux forces combattent en nous, que Montaigne pressent sans jamais les systématiser. Contre l'instinct mélancolique qui nous atrophie, nous entrave et nous assombrit, il s'emploie à libérer l'élan vital et à sauvegarder notre droit au bonheur. Ce combat, qui est celui d'Eros et Thanatos, prendra l'allure, dans la pensée de Nietzsche puis dans la métapsychologie freudienne, d'un vaste drame métaphysique. Montaigne, lui, constate plus modestement, au hasard de ses observations, que nous sommes habités de puissances négatives, d'inhibitions néfastes ; il combat les humeurs dysphoriques et, sans théorie ni méthode, dissémine dans son livre les bribes d'une philosophie hédoniste. Je répartis ici ses réflexions en trois moments qui, ensemble, donnent un sens à la fois très

¹ Je cite d'après *Les Essais*, éd. Pierre Villey, PUF, 1965, dans une orthographe modernisée.

simple et très profond à la notion d'humanisme, car prendre pour fin la personne humaine et son épanouissement, c'est défendre ses droits et particulièrement le droit au bonheur contre les idéologies répressives et mortifères.

Le gai savoir

Les premiers dont Montaigne prenne la défense contre les esprits chagrins sont les enfants, exposés à une discipline contre-nature et rabat-joie que dénonce le chapitre « De l'institution des enfants » (I, 26). Les petits ont un penchant naturel à la gaieté et, sans malice, ils cherchent leur plaisir. Or, comment traitons-nous leur exubérance ? A l'enthousiasme de la jeunesse, à sa joie et son énergie vitale, combien de pères maussades, sombres et inutilement sévères, opposent une raideur stérile et une rigueur paralysante ! Une fois passées du foyer familial au collège, « ces tendres âmes et craintives » (166) tombent de Charybde en Scylla : les voilà livrées à des maîtres rébarbatifs, sinistres et farouches. Les pédants détournent le savoir pour en faire un moyen de répression, à tel point que la philosophie qu'on enseigne dans les écoles à coups de fouet est travestie en épouvantail : « On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage, pâle et hideux ? » (160). A la « géhenne » (164) et la barbarie des méthodes scolaires, qui glacent les sangs et paralysent l'esprit, Montaigne rêve de substituer la douceur, l'alacrité et l'enthousiasme d'un apprentissage heureux. « Combien leurs classes seraient plus décentement [à propos] jonchées de fleurs et de feuilles que de tronçons d'osier sanglants. J'y ferais peindre la joie, l'allégresse et Flora et les Grâces » (166). Platon lui-même « se montre soigneux en ses *Lois*, de la gaieté et passe-temps de la jeunesse de sa cité, et [...] s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses » (166). Tout se passe comme si Montaigne, lorsqu'il plaide pour une éducation heureuse, avait conscience que les premières années de la vie ont une influence décisive sur la construction de la personne. Souvent d'ailleurs il invoque l'exemple de sa propre enfance, « en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte » (174), grâce à un père qui, lui épargnant les tourments du collège, veillait à l'épanouissement de son fils, au point de le faire réveiller au son de la musique !

Le savoir aussi et la philosophie doivent être soustraits à une pédagogie perverse. Car l'accès à la connaissance ainsi que la formation de la pensée sont en soi – et devraient être pour tous – des activités joyeuses. La philosophie ? « Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjoué, et à peu [peu s'en faut] que je ne dise folâtre. Elle ne prêche que fête et bon temps. Une mine triste

et transie montre que ce n'est pas là son gîte » (160). La sagesse ? « C'est une éjouissance constante : son état est comme des choses au-dessus de la lune : toujours serein. [...] Elle fait état de sereiner les tempêtes de l'âme, et d'apprendre [enseigner] la faim et les fièvres à rire » (161). Les activités de l'esprit, lorsqu'il y a du désir en amont et du plaisir en aval, libèrent et réjouissent. Le savoir qui n'est pas allègre, la pensée sans exubérance ne sont que corps étrangers, ardues et stériles.

Reste une qualité essentielle pour préparer le jeune homme à une existence accomplie : la vertu, force d'âme et énergie morale, mélange de sagesse et de vaillance. La tradition morale a perpétué une fable qui présente le cheminement vers la vertu, « plantée à la tête d'un mont coupé [abrupt], raboteux et inaccessible [...] emmy [parmi] des ronces » (161), comme un parcours semé d'embûches et d'épreuves. A quoi Montaigne rétorque que cet antique *topos*, « sottie image, triste, querelleuse, despit [maussade], menaceuse, mineuse [renfrognée] [...], fantôme à étonner [terrifier] les gens » (161), a été forgé par des esprits dépravés, qui se plaisent à la peine et souillent tout ce qu'ils touchent. Pour supplanter cette caricature, Montaigne dresse un portrait suave, jubilatoire et festif. La vraie vertu, « logée dans une belle plaine fertile et fleurissante » est « belle, triomphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie [...] d'aigreur, de déplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes » (161). D'ordinaire représentée comme une force virile, ferme et héroïque, voici la vertu convertie en une figure savoureuse et voluptueuse, facile et naturelle – une femme enviable dans un paysage amène. La vertu ni aucune valeur ne sont des biens en soi : elles doivent féconder la terre qui les accueille, elles s'épanouissent en inspirant la joie.

Cette allégresse dont il voudrait imprégner l'éducation, Montaigne en fait aussi le ressort de sa propre conduite : « Je ne fais rien sans gaieté » (409). C'est en tout cas l'humeur qui préside à son occupation préférée, la lecture : « Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement » (409). Si un auteur me résiste ou m'ennuie, je l'abandonne. Si la lecture menace « la gaieté et la santé, nos meilleures pièces » (245), il faut y renoncer. « Gai savoir » est un pléonasme : le savoir *est* gai - ou il n'est pas.

Vivifier la vieillesse

Autres victimes de la sinistrose : les vieillards. Eux-mêmes creusent leur tombe, et les préjugés, autour d'eux, ne font que précipiter leur chute. La vieillesse, dit-on, perçue comme l'antichambre de la mort, étouffe la gaieté, endort les plaisirs physiques et menace de sombrer dans la torpeur ; elle souffre d'un excès de sagesse et de gravité, en un mot, elle est triste – ou devrait l'être. Or Montaigne âgé ne se résigne pas et, pour freiner le déclin, se tourne précisément vers les jeunes, dont il voudrait capter l'humeur joyeuse et s'approprier l'énergie. Au lieu d'opposer aux adolescents la « morgue austère et dédaigneuse » (393) dans laquelle s'isolent souvent les pères, il cherche leur compagnie, afin de « jouir, selon la condition de mon âge, de leur allégresse et de leurs fêtes » (392). Par un transfert de principes vitaux que la médecine classique expliquerait sans peine, il raviverait le foyer qui s'éteint. Platon lui-même ne recommandait-il pas « aux vieillards d'assister aux exercices, danses et jeux de la jeunesse, pour se réjouir en autrui » (842) ? Que l'exubérance des uns comble l'indigence des autres, et la déchéance, la mélancolie seront enrayerées.

Ce programme de régénérescence, c'est celui que Montaigne, passé la cinquantaine, expose dans le chapitre « Sur des vers de Virgile » (III, 5). A l'engourdissement qui gagne, il entend opposer les expédients de l'art – des artifices qui corrigeraient l'évolution naturelle. Dans un corps et un esprit envahis par la froideur de l'âge, il va insuffler, par tous les moyens, « ce feu de gaieté [qui] suscite [...] des écloises [éclair]s vives et claires » (844). Stimuler un organisme apathique, c'est réveiller la joie de vivre et du coup galvaniser l'esprit : « Un corps abattu [...], il est excusable de le réchauffer et soutenir par art, et, par l'entremise de la fantaisie, lui faire revenir l'appétit et l'allégresse » (892). Cette joie-là n'est plus spontanée : il faut désormais la conquérir, puis rester sur le qui-vive afin de saisir toutes les chances : « Jusques aux moindres occasions de plaisir que je puis rencontrer, je les empoigne » (842). Jeune, je devais modérer mes appétits, vieux, je les allume ; jeune, je ralentissais les élans de la frénésie, vieux, je me défends de la tempérance ; jeune, j'atténuais ma folie par la sagesse, vieux, j'en appelle à la folie contre un excès de sagesse. « Je me laisse à cette heure aller un peu à la débauche par dessein ; et emploie quelquefois l'âme à des pensements folâtres et jeunes » (841). Encore « se laisser aller » est-il trop passif, car la reconquête de l'élan vital est une lutte, comme un corps-à-corps avec la mort : « Il faut retenir à tout [avec] nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns après les autres » (246).

La bataille pour la vie mobilise donc des techniques, des ruses que Montaigne décline dans les pages, d'une stupéfiante verveur, de « Sur des vers de Virgile ». Contre le déterminisme biologique, la complicité de la volonté, de lectures lubriques et d'une bonne dose d'optimisme doivent permettre de raviver une libido déclinante. Un premier moyen, on l'a vu, passe par la mémoire, comme si revivre mentalement les joies d'autrefois ou les performances d'une jeunesse piaffante, c'était ressusciter la félicité perdue. Si Montaigne se souvient par exemple de son commerce avec les prostituées, c'est pour rallumer les « vestiges de [s]on ancienne flamme » (848). A son corps affaibli, il peut tenter aussi de « fournir de jouets et d'amusoires » (843) et cela, en mimant et reproduisant les jeux de l'enfance : « Prissé-je [puissé-je prendre] plaisir à jouer aux noisettes et à la toupie ! » (842). Se divertir pour divertir l'amertume, c'est faire un pied-de-nez à la mort.

L'imagination seconde la mémoire et offre un autre remède. Faute d'être véritablement joyeux, je me rêve tel. « Je ne m'égaie qu'en fantaisie et en songe, pour détourner par ruse le chagrin de la vieillesse » (842). Montaigne fait l'essai d'une sorte de pensée positive, qui recourt au pouvoir de l'illusion – une forme du jeu – et lâche la bride aux fantasmes, comme s'il pressentait une technique thérapeutique – l'autosuggestion – que la psychologie allait développer plus tard. Sans fausse pudeur, il insiste que le gain le plus précieux de ce travail sur soi serait de réveiller le désir sexuel, de ranimer l'ardeur et la verveur du membre indocile. L'amour physique, « propre à dégourdir un esprit et un corps pesants » (891), qu'il soit imaginaire ou réel, « me rendrait la vigilance [...], me divertirait de mille pensées ennuyeuses [pénibles], de mille chagrins mélancoliques [...], réchaufferait, au moins en songe, ce sang que nature abandonne [...], allongerait un peu les nerfs et la vigueur et allégresse de l'âme » (893). Le sang, les nerfs, jusqu'à l'âme se trouvent ici sexualisés !

Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque la pulsion érotique est universelle. Inspiré par Lucrèce, Montaigne rappelle solennellement que « tout le mouvement du monde se résout et rend à cet accouplage ; c'est une matière infuse partout, c'est un centre où toutes choses regardent » (857). Le sexe nous hante et nous ragaillardit, mais que font les âmes délicates ? Elles le cachent, elles le refoulent et le refusent aux vieillards, qui ne sont d'ailleurs pas les seuls voués à la continence. A travers tout le chapitre court un parallèle implicite entre deux groupes qui subissent, malgré eux, la tyrannie de la tempérance et des idées reçues : les vieux,

supposés impotents, et les femmes, asservies à la pudeur et la chasteté. Les uns et les autres, aliénés de leur corps par des coutumes frileuses, sont condamnés à languir et Montaigne, courageusement, s'emploie à les émanciper. Son plaidoyer pour les femmes et pour la liberté sexuelle fracasse plus d'un tabou. Elles sont naturellement ardentes, mais les hommes, hypocrites, leur imposent la retenue, alors qu'eux-mêmes s'autorisent la paillardise et séduisent les épouses d'autrui. « Il n'est passion plus pressante que celle-ci, à laquelle nous voulons qu'elles résistent seules ». Nous les voulons « et chaudes et froides » (855), luxurieuses pour leur mari et chastes hors mariage. Rien de misogynie dans cette saillie, mais la volonté de dénoncer, comme cela a été fait pour les enfants et les vieillards, l'acharnement d'esprits hargneux, frileux et hostiles au plaisir – la pieuvre de la pulsion de mort.

« *Cornichon va devant* »

Cette « agitation mordicante » (892) qui chatouille et revigore fournit aussi le meilleur remède contre la maladie. Les médecins – un autre visage des ennemis du plaisir – prescrivent des soins pénibles et croient à la vertu de l'abstinence. J'ai la colique et ils m'ordonnent de me priver des huîtres que j'aime : « ce sont deux maux pour un. [...] Puisqu'on est au hasard de se mécompter [se tromper], hasardons-nous plutôt à la suite du plaisir » (1086). D'instinct, Montaigne sent que le désir est vecteur de vie, et le plaisir, porteur de santé. Tout ce que je reçois « désagréablement me nuit, et rien ne me nuit que je fasse avec faim et allégresse » (1086).

On trouve ces réflexions dans les dernières pages du dernier chapitre des *Essais*, « De l'expérience » (III, 13). Montaigne revient sur la question de la vieillesse. Contraint à la prudence et la retenue mais encore amoureux de la vie, il consacre ses *ultima verba* à une défense de la voie moyenne – non la solution tiède qui affaiblit toutes les options, mais celle qui au contraire ne sacrifie rien et vise à embrasser tous les possibles, toutes les chances de bonheur. Pour tempérer l'inertie, la modération forcée et asphyxiante qu'on associe à l'âge mûr, il revendique un brin d'extravagance : un sursaut d'énergie, une fringale de plaisirs. La voie du milieu cherche son équilibre entre sagesse et folie, elle corrige l'une par l'autre, en quoi Montaigne rejoint l'idéal érasmien du *morosophe*, le sage fou ou le fou sage qui réalise la concorde des opposés.

Mais le souci de totalité qui anime le dernier Montaigne vise surtout l'accord, pour atteindre à la plus complète volupté, du corps et de l'esprit. Ne laissons pas « notre esprit maladif, rabat-joie » contrarier notre « pente naturelle » (1106). Ne laissons pas non plus notre corps engourdi endormir nos facultés mentales. Contre l'atrophie qui nous guette, mobilisons tous les registres de notre être, et qu'ils s'unissent dans la quête des plaisirs les plus complets, « intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels » (1107). Socrate qui occupe, dans le panthéon de Montaigne, une position exceptionnelle a su, mieux que personne, activer toutes ses puissances, hautes et basses, matérielles et spirituelles, lui qui « tout vieil [...], trouve le temps de se faire instruire à baller [danser] et jouer des instruments, et le tient pour bien employé » (1109). Homme universel, il se prête à toutes les situations, il passe naturellement des occupations les plus modestes aux pensées les plus nobles ; rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

La recherche du plaisir est une affaire trop importante pour être laissée au hasard ou abandonnée aux esprits pusillanimes. Il en est qui consomment leur bonheur passivement, mollement ; incapables de goûter la saveur du moment, ils laissent les bonnes choses s'évaporer ; leurs sens sommeillent, leur esprit dort et ils perdent tout, car sans conscience du plaisir, il n'y a pas de plaisir. « A cette fin que le dormir même ne m'échappât ainsi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât pour que je l'entrevisse » (1112). La joie de vivre, insiste Montaigne, est un bien qui s'acquiert et se cultive, il faut apprendre à l'« étudier, savourer et ruminer » (1112), l'appriivoiser puis se l'approprier. « Il y a du ménage [de l'art] à la jouir, dit-il de la vie ; je la jouis au double des autres, car la mesure en la jouissance dépend du plus ou moins d'application que nous y prêtons » (1111). « Jouir la vie » : cet usage du verbe comme transitif direct, rare dans les *Essais*, marque l'étroitesse du contact entre sujet et objet, l'efficacité de la saisie, sans médiation ni sans reste, de cette chose pleinement réjouissante, la vie.

Montaigne n'oublie pas les prophètes de malheur, tartuffes et autres contempteurs de la chair, qui donnent mauvaise conscience à ceux qui ne demandent qu'à mener une existence équilibrée. Au moment de régler ses comptes, il s'en prend, pour se payer leur tête, aux « âmes vénérables, élevées par ardeur de dévotion et religion à une constante et consciencieuse méditation des choses divines », qui ne s'intéressent, du moins le prétendent-elles, qu'à « la nourriture éternelle » (1114), seul objet de leurs désirs. Mais se « désassocier

du corps, [...] se mettre hors d'eux et échapper à l'homme, c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes » (1115). Allez voir de quelles chimères, « pour lesquelles il détourne sa pensée d'un bon repas », tel ascète se remplit la tête : « il n'y a rien si fade en tous les mets de votre table que ce bel entretien de son âme » (1114) ! Ces âmes éthérées, ennemis furieux du plaisir sensuel, font tant de ravages que Montaigne multiplie caricatures et sarcasmes : « Chercheront-ils pas la quadrature du cercle, juchés sur leurs femmes ! Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues pendant que nous avons le corps à table » (1107).

A l'inverse de ces esprits purs (en réalité des esprits frileux, de petits esprits), Montaigne salue, comme autant de modèles qu'il propose aux lecteurs avant de prendre congé, quelques grands hommes, grands à cause de leurs prouesses militaires, mais aussi par leur simplicité et leur disponibilité à tous les plaisirs, de l'héroïsme des champs de bataille aux moments de détente, des réjouissances enfantines à la plus haute dignité morale. Ainsi de Scipion l'Africain, immense au point qu'on lui attribue une « origine céleste » : « il n'est rien qui lui donne plus de grâce que de le voir nonchalamment et puérilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à cornichon va devant le long de la marine [mer] avec Laelius » (1109). Epaminondas, lorsqu'il affiche son goût pour la danse, le chant, le jeu des instruments et ne pense pas que cela « dérogeât à l'honneur de ses glorieuses victoires » (1109), combine lui aussi le haut et le bas, ou plutôt ignore cette hiérarchie en s'engageant dans toutes ses activités avec la même conviction. La force de l'âme ne consiste pas à s'évader, mais à savoir goûter dans toute son intensité le moment présent. Quand je vois un César, un Alexandre « jouir si pleinement des plaisirs naturels et par conséquent nécessaires et justes, je ne dis pas que ce soit relâcher son âme, je dis que c'est la raidir » (1108). Lui-même, pourtant si amoureux des livres, se proclame de la même trempe : « Quand je danse, je danse ; et quand je dors, je dors ; [...] et quand je me promène solitairement en un beau verger », je ramène mes pensées « à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi » (1107). Pour qui tient ses sens en éveil, il n'est rien de futile, rien de vil, car les promesses de bonheur gisent dans les choses les plus humbles.

Vanité de l'intellect coupé du corps et de ses plaisirs, sottise des prudes égarés dans un empyrée chimérique, défense sensualiste de la jouissance *hic et nunc*..., Montaigne frappe fort, lui qui place pourtant la meilleure chance d'atteindre le bonheur dans la voie moyenne –

l'aurea mediocritas qui est un gage de plénitude. S'il rappelle, de multiples manières, qu'« au plus élevé trône du monde, [nous] ne sommes assis que sur notre cul » (1115) et s'amuse à forcer le trait, c'est qu'il observe les effets pervers de cet instinct de mort qui voue les hommes à la tristesse et atrophie la puissance du désir. On peut s'étonner aussi de la désinvolture qu'il affiche à l'égard des promesses de la religion : de l'espérance de la vie éternelle, de la béatitude des élus, il ne dit rien, comme s'il ne voulait pas entendre que les joies célestes méritent, ici-bas, tous les sacrifices. A quoi, sans trahir sa foi, il répondrait que Dieu propose et l'homme dispose : Dieu donne la vie, et il revient à l'homme de faire fructifier ce bien : « J'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer » (1113). Dieu ne nous condamne pas à l'abstinence ni la morosité. La joie de vivre est un hommage au Créateur : tel est l'ultime message de Montaigne et le dernier mot de l'humanisme. « C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être » (1115).

Michel Jeanneret